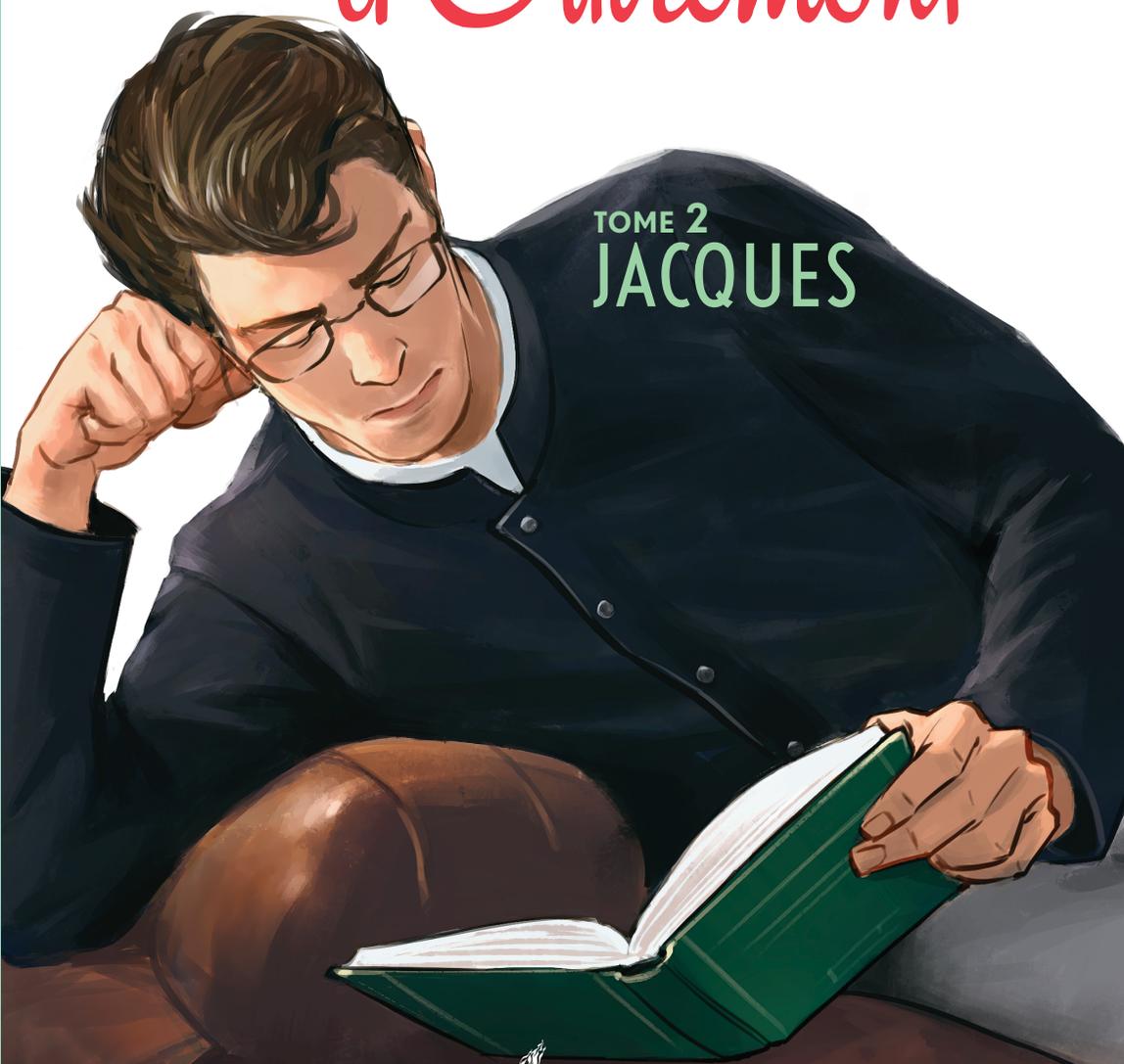


HÉLOÏSE BRINDAMOUR

Les Charbonneau d'Outremont

TOME 2
JACQUES



HÉLOÏSE BRINDAMOUR

Les Charbonneau
d'Outremont

TOME 2
JACQUES

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

L'abbé Fernand Sauvé, directeur du Grand Séminaire, observait distraitement les allées et venues de ses séminaristes dans le vaste jardin situé sous ses fenêtres ouvertes. Une légère brise s'était levée et transportait le parfum des fleurs jusqu'à ses narines, renouvelant l'air du bureau où trop de poussière s'était répandue par les livres, les dossiers, les examens à corriger et les notes de cours à préparer, entassés durant l'année. Le père Sauvé ne put retenir un soupir d'aise. Entendre les voix de ses enfants – ses étudiants, aurait-il dû dire, mais il se trompait toujours –, ces voix pour la plupart rieuses et insouciantes, lui rappelait sa jeunesse, ses belles années d'études au Grand Séminaire de Québec. Il se souvenait avec une réelle émotion de certains professeurs qui l'avaient marqué, comme l'abbé Sauriol, le professeur de droit canon qui lui avait prédit un avenir grandiose : « Le jeune Sauvé ne sera pas moins qu'évêque, et peut-être même cardinal ! » répétait-il à qui voulait l'entendre. Ce cher Sauriol, quel homme ! Un grand théologien, se plaisait souvent à dire le père Sauvé, et quelquefois le doux souvenir du cher vieux professeur lui faisait presque monter les larmes aux yeux. Ses funérailles avaient été célébrées deux ans plus tôt, le sermon donné par l'abbé Sauvé lui-même – le curé de Val-Jalbert ayant insisté. Et depuis, le père Sauvé songeait que son mentor n'avait pas même pu voir de son vivant la réalisation de ses prédictions concernant son meilleur élève.

Mais il valait mieux ne pas s'attarder à de telles pensées ce soir. Le père Sauvé perdait toujours un temps fou à ces conjectures, et puis il était largement l'heure de sa rencontre avec l'abbé Chevrette. Il alla s'asseoir à son bureau et commença à mettre de l'ordre dans ses notes en attendant son visiteur. Celui-ci était en retard, ce qui n'était guère surprenant. L'abbé Eugène Chevrette avait le don d'agacer suprêmement le directeur. Lorsque le père Sauvé vit le corps long et maigre du prêtre se matérialiser finalement sur le seuil, il lui indiqua d'entrer en lui adressant un signe de tête poli. L'abbé Chevrette s'assit sans y répondre, ce qui augmenta l'irritation de son supérieur. N'eût-il été un homme de bon sens, il n'aurait pas douté que le père Chevrette se rendait compte de l'irritation qu'il provoquait et s'en amusait. Mais cette idée était évidemment ridicule, puisque le père Sauvé lui-même n'aurait su dire ce qui l'exaspérait tant chez son collègue, professeur de philosophie et d'histoire religieuse.

L'abbé Chevrette n'enseignait au séminaire que depuis trois ans, mais, malgré cela, il était déjà titulaire. En fait, il avait directement accédé à ce titre à son entrée, une situation qui, dans toute l'histoire du séminaire, devait s'être produite une unique fois, deux tout au plus. Habituellement, pour pouvoir espérer être nommés titulaires, les professeurs devaient d'abord gravir l'échelon de la charge de cours, puis celui de l'agrégation. Mais lui avait bénéficié d'un traitement de faveur auquel l'abbé Sauvé, qui n'était que sous-directeur à cette époque, n'avait pu s'opposer. Après les trois années qui venaient de s'écouler, il ne s'expliquait toujours pas ce geste inattendu de son prédécesseur, qu'il avait remplacé deux mois à peine après l'arrivée du père Chevrette, alors qu'il était déjà trop tard pour renverser les choses. Le nouveau directeur, qui se flattait d'être observateur, avait bien cru comprendre que la raison véritable de cette nomination était à chercher du côté de Rome où l'abbé Chevrette, disait-on, avait ses entrées. N'avait-il pas vécu là-bas durant tout le temps de la guerre,

occupé à une mission spéciale dont personne ne savait au juste en quoi elle consistait ? Le père Sauvé avait confié à l'abbé Amédée Cyr, son supérieur – peut-être un peu candidement –, ses réserves sur les compétences d'un homme qu'on n'avait pas vu au Canada depuis quinze ans : comment pouvait-on s'attendre à ce qu'il connût le programme en cours ici ? Et d'abord, avait-il jamais enseigné les matières qu'on lui réservait, des matières, devait-il le rappeler, extrêmement importantes et réputées difficiles ? Il n'avait pas caché au supérieur qu'il trouvait sa décision précipitée et quelque peu surprenante. Il ne lui avait pas caché non plus son mécontentement de n'avoir pas été consulté. Plus de trois ans après, il se rappelait presque mot pour mot la longue conversation qu'il avait eue avec l'abbé Cyr, dans le bureau du troisième étage qu'il occupait maintenant. Ce dernier, déjà malade depuis plusieurs mois, tout courbé dans son fauteuil au point qu'il en paraissait nain, n'avait pourtant rien perdu de sa franchise qui allait parfois jusqu'à frôler la brutalité. Souvent, le père Sauvé s'était senti jugé, voire méprisé par le vieux supérieur à la suite d'un commentaire tranchant destiné à le remettre à sa place. Il savait bien que de telles réactions étaient puérides et même répréhensibles, mais il ne pouvait s'empêcher de retourner dans sa tête, plusieurs jours de suite, les remarques acérées que l'abbé Cyr lui distribuait avec une constance admirable. Cette fois, pourtant, le sous-directeur n'avait pas hésité et avait pris son courage à deux mains : la situation était trop grave. « Mon cher Amédée, avait-il commencé en usant de sa belle voix profonde comme il l'aurait fait avec un dirigé récalcitrant et sans omettre d'orner ses paroles de son plus chaleureux sourire, cher ami... Je sais à quel point notre institution vous tient à cœur, et sans doute à vous plus qu'à quiconque, bien sûr... Enfin, je n'irai pas par quatre chemins et je vous dirai que nous sommes plusieurs à partager la même inquiétude, je ne viens pas vous voir en mon seul nom... Enfin, vous vous doutez sûrement des motifs de ma visite... » L'abbé Sauvé avait marqué une pause,

attendant de voir si son supérieur réagirait. Voyant que le père Cyr fronçait ses sourcils broussailleux d'un air qui ne présageait rien de bon, mais semblait prêt à le laisser continuer, il se jeta à l'eau. « Voilà. C'est au sujet de cette nomination un peu... inattendue, je ne sais pas si... Enfin, êtes-vous bien sûr de savoir... » Avant qu'il pût se rendre compte qu'il avait prononcé le mot « enfin » trois fois en si peu de phrases (il détestait bafouiller durant un discours), il avait été coupé par son supérieur, qui avait levé une main tremblotante. D'une voix tout aussi tremblotante, mais qui laissait nettement percer son agacement, le père Cyr avait répondu, sans s'embarrasser de formalités :

« Il y a des choses que vous ne savez pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne peux pas vous en parler.

— Mais... monsieur le directeur... »

La stupeur lui faisait oublier d'avoir recours à ses habituelles formules de familiarité, à ses « cher Amédée », ses « mon ami » rituels, et, à présent, sa voix tremblait presque autant que celle de son supérieur. « Je vous en prie, continua le directeur avec un accent d'imploration qu'on lui entendait rarement, ne rendez pas les choses plus compliquées qu'elles ne le sont. Je vous le demande, faites-moi confiance... Après tout, une fois n'est pas coutume », avait-il repris, et de nouveau perlait dans sa voix cette sourde ironie dont l'abbé Sauvé avait si souvent été victime. « Je suis peut-être vieux, plus faible qu'avant, mais pas encore bon pour l'hospice, malgré ce qu'on dit... Ni gâteux ni inapte, du moins pas encore... »

Étouffant d'indignation, le père Sauvé avait néanmoins eu la présence d'esprit de n'en rien laisser paraître, gardant une voix unie et légère pour protester : « J'ai une entière confiance en vous, cher ami ! Comment pouvez-vous croire... »

Il s'était arrêté brusquement, se rendant compte que sa dernière phrase n'avait plus rien du ton léger qu'il s'était efforcé d'emprunter, mais commençait à tourner à l'aigre. Il avait

senti une chaleur monter à ses oreilles et s'était douté que son malaise devait se refléter avec précision sur son visage d'ordinaire si innocent. Mais avec l'abbé Cyr, il ne parvenait jamais à masquer bien longtemps ses véritables émotions. Le supérieur continuant à se taire et le fixant sans ciller de ses yeux myopes mais étrangement perçants, comme pour évaluer la rougeur de son front, l'abbé Sauvé avait répété : « Vous savez bien que vous avez toute ma confiance.

— Alors pourquoi vous inquiétez-vous tellement ?

— Simplement... personne n'est à l'abri d'une erreur de jugement... »

Le père Cyr avait alors abaissé son regard vers ses mains tordues par l'arthrite. Ce geste ayant toute l'apparence d'un repli avait redonné confiance au sous-directeur qui, pris d'une inspiration subite, s'était écrié triomphalement : « Et personne non plus n'est à l'abri des rumeurs, Amédée ! J'ai de la peine de devoir vous dire ça, mais tout le monde s'est demandé ce qui vous était passé par la tête... Personne ne connaît ce Chevrete ! Vous ne pouvez pas nous imposer quelqu'un, d'une manière aussi – pardonnez-moi –, aussi cavalière, après avoir congédié l'abbé Leduc sans consulter personne... Tout le monde se demande...

— Je ne l'ai pas congédié. Il a accepté un autre engagement.

— Et de cela non plus, vous ne pouviez pas me parler avant, j'imagine ?

— J'ai bien peur que non.

— Parfait. »

Le père Sauvé s'était levé dignement. Il ne se sentait plus du tout embarrassé, tant il était convaincu à présent d'avoir raison. Il avait regardé son supérieur ratatiné dans son fauteuil, fragile et tremblant. Celui-ci avait poussé un soupir de tristesse, mais son interlocuteur ne s'était pas laissé attendrir par son air accablé : « Vous ne pouvez pas continuer comme ça, Amédée. Un jour ou l'autre, il faudra que vous vous rendiez compte que vous ne dirigez pas seul ici. »

L'abbé Cyr n'avait rien répondu, malgré l'avertissement à peine voilé qui transpirait dans la voix de son sous-directeur. Il aurait pu lui faire remarquer que, en tant que supérieur, c'était à lui que revenait le dernier mot sur les décisions à prendre, mais il s'en était abstenu, comme si le poids de sa tâche et des revendications à écouter, des collègues à contenter, des explications à répéter, avait fini par l'écraser. Et puis, deux mois plus tard, il était mort.

Le père Sauvé avait longtemps ruminé cette conversation, la dernière vraie qu'il avait eue avec le directeur Cyr avant sa mort survenue dans la nuit du 5 novembre 1956. Tout le monde savait bien qu'il approchait de sa fin, mais personne n'aurait pu imaginer qu'elle arriverait si vite. Les professeurs avaient donc été pris de court, et l'abbé Sauvé peut-être encore plus que les autres. Il s'était reproché ce qu'il considérait comme un manque de tact à l'égard du pauvre homme. *Sûrement, je n'aurais pas dû insister autant... Ce cher Amédée était au bord de la tombe, il ne savait plus ce qu'il faisait*, avait-il pensé plus d'une fois. Et il s'était sincèrement accusé d'avoir manqué de charité, ce jour-là, omettant magnanimement de rappeler à sa conscience toutes les fois où son supérieur l'avait remis à sa place sans ménagement, sans doute parce qu'il obéissait à une autre définition de la charité. Sans surprise, il avait été nommé supérieur peu de temps après. Il avait promis aux professeurs une collaboration plus étroite, plus axée sur la « communication » que celle à laquelle les avait habitués le long règne (plus de quinze ans !) de son regretté prédécesseur, et il estimait avoir tenu parole. D'ailleurs, tout le monde le félicitait de sa gestion efficace, de son ouverture au dialogue, et le chaleureux sourire constamment accroché à ses lèvres avait facilement gagné tous les cœurs.

Tous ? Non pas. Le directeur ne voulait pas se voiler la face : jamais il n'était parvenu à séduire l'abbé Chevrette. Cet homme demeurait pour lui un mystère presque complet. Heureusement, le père Sauvé n'était pas le seul dans cette situation ;

la plupart des autres professeurs trouvaient leur collègue éminemment antipathique. C'était vrai qu'il ne faisait aucun effort pour leur laisser croire le contraire. En outre, son apparence ne lui rendait pas service. Grand et sec, affublé d'un long cou maigre et d'un crâne dégarni où seules quelques mèches d'un gris terne subsistaient, il ressemblait à ces oiseaux charognards qui rôdent au-dessus des lieux d'un accident sanglant. Un corbeau, ou plutôt un vautour. Il souriait rarement et, quand il s'y résolvait, c'était toujours du bout des lèvres, en soulevant un seul coin de sa bouche et en affichant de surcroît un air sardonique qui semblait indiquer la piètre opinion qu'il se faisait de son interlocuteur, comme s'il était secoué d'un ricanement intérieur à peine dissimulé. En cela, il ressemblait au défunt père Cyr, quoique ce dernier fût plus de type sanguin et se laissât aller à des colères mémorables dont la fréquence n'avait pas décliné avec sa santé.

Les étudiants aussi, pour la plupart, appréciaient peu l'abbé Chevrette. Seul un groupuscule de ses dirigés paraissait lui vouer une admiration absolument inexplicable, mais ceux-là restaient en minorité. Pourtant – le père Sauvé n'avait pas manqué de le noter –, personne, ni parmi les séminaristes ni parmi les professeurs, n'avait encore pris l'initiative de se plaindre de lui. On préférait ne jamais parler de lui, faire tout simplement comme s'il n'existait pas. Certes, on n'avait rien à lui reprocher. D'après ce que le supérieur avait appris en regardant les examens des cours d'histoire religieuse et de philosophie, le père Chevrette s'en tenait au programme établi par l'abbé Leduc avant son départ (tout le monde le savait, à présent) pour le séminaire sulpicien d'Asunción, à la tête duquel il avait été nommé trois ans plus tôt. Et, s'il ne notait pas généreusement, il paraissait faire montre d'une certaine indulgence dans la correction des dissertations bourrées de clichés de ses étudiants en philosophie. D'où venait donc alors cette antipathie profonde qu'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver à son approche ? Le père Sauvé n'avait pas la réponse. Mais s'il avait

pris la peine de fouiller un instant sa conscience quand il se trouvait en face de l'abbé Chevrette, il aurait compris que son malaise naissait de la peur, et que cette peur résultait de son incapacité à cerner, à « mesurer » l'homme impénétrable qu'il n'avait pas choisi.

Pour l'instant, il tentait de masquer ses sentiments en gardant les yeux baissés sur ses notes. « Eh bien... que me vaut le plaisir de votre visite... si près des vacances ?

— Excusez-moi, monsieur le directeur, je sais que vous partez très tôt demain matin. Simplement, j'ai eu vent de... d'une rencontre que vous auriez eue avec un de mes dirigés...

— Vous parlez de Jacques Charbonneau ?

— Précisément.

— Je l'ai rencontré hier, c'est vrai.

— Puis-je savoir à quel sujet ? »

L'abbé Sauvé hésita. La question des dirigés était toujours délicate. En temps normal, tout professeur – des titulaires au directeur du séminaire lui-même – se devait d'avertir le directeur de conscience d'un séminariste lorsqu'il voulait le convoquer. Le supérieur avait passé outre ce règlement implicite, prévoyant les complications inévitables que risquait de lui causer le père Chevrette. À présent qu'il était au pied du mur, il fallait bien révéler ce qu'il avait fait. Et puis, après tout, il n'avait rien fait de mal ! « Votre *protégé*, dit-il en appuyant sur le mot, a été recalé à tous ses examens... sauf le vôtre. Je l'ai rencontré pour discuter de ses options.

— Qui sont ?

— La reprise des examens manqués en septembre, ou... le renvoi pur et simple.

— Et vous n'avez pas jugé bon d'en discuter avec moi avant. »

Il avait prononcé ces paroles d'un ton paisible, sans laisser transpirer le moindre soupçon de reproche. Pourtant, le père Sauvé ne put s'empêcher de monter sur ses grands chevaux.

C'était plus fort que lui : il sentait toujours que l'abbé Chevrette remettait implicitement en cause son autorité. « Enfin, *mon cher*, il a échoué à presque tous ses examens ! À quel jeu jouez-vous donc ? Ce jeune homme n'est pas fait pour la prêtrise, c'est évident ! Vous n'êtes quand même pas obtus à ce point ! »

Il s'arrêta avant de dire quelque chose qu'il pourrait regretter. C'était bien le problème avec l'abbé Chevrette ; il ne s'énervait jamais. Il laissait les autres s'énervier à sa place. Le père Sauvé en voulait à l'enseignant d'avoir su manœuvrer pour conserver le jeune Charbonneau au séminaire, alors qu'il avait déjà été recalé aux examens l'année précédente et qu'il n'avait été reçu que de justesse à la reprise de septembre. S'il n'en avait été que de lui, le jeune homme les aurait quittés depuis longtemps.

Le supérieur du séminaire n'avait pas l'esprit assez subtil pour se rendre compte qu'il se servait de cet étudiant anonyme pour essayer de gagner une bataille contre l'abbé Chevrette. Et si quelqu'un lui avait révélé le motif caché derrière son intention d'épurer l'établissement de ses brebis galeuses – à commencer par le cancre Jacques Charbonneau –, il n'en eût lui-même pas cru ses oreilles, et sa conscience serait restée lisse, sans qu'aucun pli ne vînt en troubler la surface. Non seulement il ne se croyait pas capable d'intentions aussi viles, mais encore il n'aurait jamais pu les imaginer tout seul.

Cependant, le titulaire s'était mis à ricaner. Sa bouche se tordant dans son affreux rictus habituel, il semblait se payer ouvertement la tête de son supérieur.

« Qu'y a-t-il ? » demanda le père Sauvé avant de pouvoir s'en empêcher.

Il savait bien qu'il aurait mieux fait de prétendre ne rien remarquer, sinon il risquait une fois de plus de perdre son calme.

« Eh bien, si je puis me permettre, je crois que s'il y a un seul séminariste digne de devenir prêtre dans cet endroit, c'est justement Jacques Charbonneau.

— Que me racontez-vous là ? reprit le directeur avec un petit rire incrédule. Enfin, il est presque idiot ! »

L'abbé Chevrette haussa les épaules sans se départir de son calme.

« Je ne crois pas, répondit-il à voix basse. Oh, je suis d'accord avec vous, il n'est absolument pas brillant en classe. Cela, je ne le conteste pas. Je ne conteste pas non plus qu'il ait besoin de soutien. Je pense simplement que renvoyer un séminariste en invoquant comme raison ses piètres résultats scolaires est une mauvaise idée.

— Très bien, dit l'abbé Sauvé. Dans ce cas, seriez-vous assez aimable pour m'éclairer ? Si vous m'expliquez, *mon cher ami*, ce que vous lui trouvez de si remarquable pour qu'il mérite de rester ? »

Le père Chevrette resta songeur un moment, et l'abbé Sauvé crut une seconde qu'il avait réussi à lui rabattre le caquet. Il rouvrit cependant la bouche, en affichant un air un peu hésitant qu'on ne lui connaissait pas : « Je parle ici en tant que directeur de conscience... Pas comme professeur. Comme professeur, je le juge aussi... sévèrement que vous-même. Simplement, j'ai eu l'occasion, au cours de ces deux années où je l'ai connu, de constater... voilà : son âme exceptionnelle.

— Parlez-vous de sa piété ? Parce que, si c'est le cas, laissez-moi vous dire qu'elle est loin d'être exemplaire. J'ai pris la peine de l'observer pendant la messe. Il présente un assez beau contraste avec ses compagnons. Eux suivent tout attentivement dans leur missel. Alors que lui, d'abord, s'il a pensé à l'apporter, c'est déjà quelque chose... Mais n'allez pas lui demander d'en lire la moindre ligne pendant la messe ! Ni même de l'ouvrir. Non, il reste là, à regarder le plafond, comme quelqu'un qui ne comprend pas très bien ce qu'il fait là... C'est à croire qu'il ne se rend pas compte de ce qui se passe devant lui. Il n'a pas le moindre sens du sacré, si vous voulez mon avis. Mais bien sûr, mon avis ne vous intéresse pas... Vous vous êtes déjà fait votre idée...

— Et vous, la vôtre.

— En effet. Nous n'avons nul besoin d'éléments comme le jeune Charbonneau. Il... il nuira tout bonnement à notre réputation.

— Et que faites-vous de la vocation ?

— Justement ! La vocation, il ne l'a pas ! C'est on ne peut plus clair... Et puis je ne comprends pas pourquoi vous obstinez à le défendre alors que rien n'est définitif. Je l'ai rencontré, voilà tout. Je lui ai donné les vacances d'été pour réfléchir et, de mon côté, j'y réfléchirai aussi. Quant à vous, mon cher Eugène, je crois que vous devriez choisir vos dirigés avec plus de discernement... pour vous éviter ce genre de désagréments à l'avenir. »

Le supérieur se leva pour signifier à son confrère la fin de la conversation. Mais voilà que le père Chevrette semblait prêt à riposter. « Ce ne sont pas des choses qui s'expliquent en discutant de caractère, de qualités ou de résultats aux examens. Je ne crois pas me tromper en affirmant que... le jeune Charbonneau est complètement à part de ses camarades. Et que jamais je n'ai rencontré quelqu'un comme lui. Je vais vous dire ce que je pense : je crois qu'il est resté profondément enfant. Je ne saurais mieux m'exprimer... sans craindre de briser le secret de la confession.

— Nous n'avons pas besoin d'enfants, coupa le père Sauvé. Nous avons besoin d'hommes, et d'hommes intelligents. »

L'abbé Chevrette se leva à son tour. Le léger sourire sardonique qu'il avait affiché tout le long de la discussion s'était effacé, et son visage était soudain sérieux, presque grave. Il semblait hésitant aussi, comme s'il ne savait comment conclure l'entretien. Qu'avaient-ils résolu ? Ils n'avaient fait que creuser, séparant leurs deux visions. Mais le directeur s'estimait satisfait : il avait réussi à obtenir le dernier mot. Le professeur se détourna et marcha vers la porte qu'il ouvrit doucement. Puis, avant d'en franchir le seuil, il s'arrêta et murmura, si bas que l'abbé Sauvé dut se pencher pour l'entendre : « Vous savez, s'il n'en tenait qu'à moi, vous pourriez raser cet endroit demain

matin, je ne m'en plaindrais pas. Et, tant qu'à faire, jeter tous les séminaristes à la rue. Pour deux cents d'entre eux, je ne trouverais rien à redire. »

Le père Sauvé recula vers la fenêtre sans quitter son collègue des yeux. Il commençait à se demander si l'abbé Chevrette n'était pas véritablement un peu fou, finalement. Il tenta de s'en tirer en riant, mais son rire était faible et tremblant. « Voyons, mon cher Eugène... Soyez sérieux.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux.

— Mais enfin, raser le séminaire ? Que me racontez-vous là ? Expliquez-vous, à la fin !

— Je veux dire que si j'étais à votre place je renverrais deux cents séminaristes pour ne garder que les dix qui ont vraiment la vocation, et Charbonneau fait partie du lot.

— Ah, mais laissez-moi, avec ces histoires de vocation ! Vous me faites bien rire, vous, vraiment ! En renvoyer deux cents pour en garder dix, oui, tout ça est ce qu'il y a de plus raisonnable ! Heureusement que vous n'êtes pas à ma place, mon ami, sinon dès demain il ne resterait plus rien de ce séminaire ! Je vous prie de ne plus me révéler vos opinions sur la façon dont vous dirigeriez cet endroit *s'il n'en tenait qu'à vous*. Je vous souhaite le bonsoir. »

Il se détourna brusquement pour fermer les fenêtres. La nuit était tombée à présent et un vent frais s'engouffrait dans le bureau, le faisant frissonner. Il ne pouvait contenir son irritation et attendit que la porte se referme pour se retourner. Il entendit les pas de son collègue s'éloigner dans le couloir. Alors, pris d'une soudaine inspiration, il rouvrit la porte et appela l'abbé Chevrette dont il pouvait voir la silhouette courbée, vaincue, s'apprêter à tourner le coin. « Pendant que j'y pense... je vous conseillerais de ne plus trop vous mêler autant du destin d'un autre que vous-même. On ne gagne jamais à le faire, surtout... quand il s'agit d'un dirigé. Oui, dans ce cas, cela peut s'avérer tragique. Je vous le dis en toute amitié. »

Il se serait presque attendu à ce que le titulaire le remerciât de son bon conseil. Mais celui-ci releva lentement la tête et articula, presque silencieusement : « Mais ne sommes-nous pas responsables des âmes ? » *Bah*, se dit le père Sauvé, *ce n'est qu'une plainte, un peu de désespoir jeté dans le vent*. Il retourna dans son bureau pour préparer son départ du lendemain. Le séminariste Jacques Charbonneau avait quitté son esprit ; seul son sentiment d'irritation et de rancœur mêlées pour l'abbé Chevrette persistait.

Issu d'un milieu aisé,

Jacques Charbonneau décide de suivre l'appel de Dieu et entre au Grand Séminaire de Montréal. Loin des siens, loin surtout de sa sœur aînée, Nicole, toujours hantée par les événements des années précédentes, il s'interroge sur sa place dans le monde et se demande s'il possède les qualités nécessaires pour devenir prêtre.

Pendant l'été 1959, ne sachant s'il retournera au séminaire en septembre, Jacques part avec des camarades travailler dans une colonie de vacances destinée aux enfants des quartiers ouvriers de Montréal. Il y rencontre les frères René et Ti-Guy, deux êtres esseulés comme lui, qu'il essaiera d'aider et qui ébranleront ses certitudes.

Ponctué par les lettres qu'écrit Nicole à l'homme qu'elle a aimé, ce roman trace le sort d'un frère et d'une sœur au tournant des années 1960, à la recherche d'amour et de sens, déchirés entre le bien et le mal.



Héloïse Brindamour a grandi à Montréal, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. Comme son héroïne Nicole, elle a étudié la musique avant de se tourner vers la littérature: elle a fini une maîtrise à l'Université d'Ottawa. Auteure de trois romans publiés aux Éditions du Trécarré, elle espère continuer d'écrire toute sa vie.